

BIG GAME

DAN SMITH

BIG GAME

*Traduit de l'anglais (Grande Bretagne)
par Cyril Laumonier*



Titre original : *Big Game*

© Dan Smith 2015,
selon une idée originale de Jalmari Helander et Petri Jokiranta,
d'après le scénario original de Jalmari Helander, 2015,
et le film original produit par Subzero Film Entertainment,
en coproduction avec Altitude Film Entertainment
et Egoli Tossell Film.

© Éditions Michel Lafon, 2015, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti – CS70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.lire-en-serie.com

*À tous ceux qui ont un jour douté
d'eux-mêmes.*

*« La forêt est un juge sévère, elle donne
à chacun ce qu'il mérite.
Nous devons savoir l'écouter, et nous battre
bec et ongles pour notre proie.
C'est ce que nous faisons depuis des siècles
et ce que nous ferons pour des siècles.
Rien ne nous est offert gratuitement. »*

LA PREMIÈRE CHASSE

Tapi dans l'ombre des bouleaux, je levai la tête et humai la brise. La senteur boueuse de la mousse et de la terre humides emplit mes narines, mais je distinguais quelque chose, une senteur chaude, fauve. Je ne bougeai pas, à l'affût du moindre mouvement. Par là !

Devant moi, caché dans le vert diapré de la forêt.

Sans détacher mon regard des arbres, je m'accroupis pour attraper une poignée de feuilles d'automne. Je les froissai et elles retombèrent vers moi dans une poussière brune ; la forme au loin ne pourrait pas sentir mon odeur, j'allais contre le vent.

Je fermai la main gauche sur mon arc, et de la droite, j'attrapai une flèche dans mon carquois, la pointe aiguisée, immaculée.

Je l'encochoi et avançai sans faire de bruit. Je m'arrêtai, fis un autre pas, lentement. Devant moi, le sol de la forêt était couvert de brindilles et de feuilles séchées. Mais j'étais un chasseur, le meilleur du village, et j'allais me glisser comme un fantôme.

Je gardai le pied à plat en passant sur le tapis de feuilles cuivrées. Le temps s'arrêta. Mon cœur ralentit. J'avais les muscles relâchés et l'esprit serein.

Soudain, je l'aperçus tout près de moi. Une silhouette à travers les branches.

C'était la plus grande créature que j'avais jamais vue, fière et droite, la tête tournée dans ma direction. Elle avait des bois gigantesques, sans doute plus larges que l'envergure de mes bras.

Je me redressai, inspirai profondément, levai mon arc et tirai la corde vers ma joue. Je fermai un œil et visai en me vidant les poumons d'un long souffle régulier.

Maintenant !

Je lâchai la corde et la flèche siffla à travers la forêt. Elle fusa, parcourant la courte distance en un éclair : le projectile mortel de bois et de plume fila droit, inébranlable.

Mais la flèche toucha une branche qui ondoyait et partit vers la droite. Elle tourna, virevolta, percuta le tronc d'un bouleau et tomba sur le lit de feuilles comme un vulgaire bout de bois.

– Mince !

Sans attendre, je pris une autre flèche, l'encochoi et tirai.

Cette fois, la flèche passa au travers du branchage, mais perdit toute force avant d'atteindre le cerf. Lorsqu'elle atteignit la croupe de l'animal, elle fit un rebond et disparut sur les broussailles.

– C'est pas vrai !

Je m'approchai, tirai de nouveau et faillis cette fois atteindre le cœur de l'animal, mais là non plus la flèche ne parvint pas à percer sa peau.

– Je suis foutu, dis-je en baissant mon arc. Je ne réussirai jamais l'Épreuve.

La réalité me frappa de plein fouet. Je n'étais pas le meilleur chasseur de mon village. Je n'étais même pas le meilleur chasseur pour mon âge : un vrai cas désespéré. Mon arc était moins bon que celui des autres garçons parce que je n'étais pas assez fort pour tirer avec une arme plus grande, sans parler de ma visée.

Je soupirai en écartant les branches, m'approchai de la silhouette derrière les arbres jusqu'à me retrouver à côté d'elle. De loin, l'illusion était parfaite, mais de près, ce n'était plus qu'un tas de bâtons et de mousse avec une vieille couverture couleur café par-dessus. Papa et moi l'avions construit un mois auparavant pour mon entraînement ici, dans les bois, derrière notre maison.

Je jurai en encochant une nouvelle flèche à mon arc et tirai sur le mannequin à bout portant. La pointe perça la couverture, droit dans le cœur de l'animal factice.

Je secouai la tête. Peut-être que tout allait bien se passer si je m'approchais suffisamment. Ou alors, avec un peu de chance, peut-être...

Soudain, j'entendis des pas derrière moi.

Je fis volte-face et attendis. Je savais que c'était mon père, je le reconnaissais au poids et au rythme de ses pas. C'était un homme fort, avec une longue enjambée, mais toujours le pas léger.

– Oskari, dit-il en écartant les branches, le regard perçant, petit entraînement de dernière minute ?

J'écartai les cheveux de mes yeux et haussai les épaules, tentant de résister à l'angoisse grandissante de ce qui m'attendait. Le lendemain marquait en effet mon treizième anniversaire, et avant de devenir un homme, il me fallait passer l'Épreuve.

– Eh bien...

Il hésita, comme s'il ne savait pas comment continuer.

– Tout le monde sera là. Tu es prêt à y aller ?

– Il faut croire.

Mais je ne bougeai pas.

Papa m'observa un instant, puis il s'approcha et porta sa main à mon menton, releva mon visage pour m'obliger à le regarder.

– Ne t'inquiète pas, tout ira bien.

J'acquiesçai en essayant de sourire. Je sentais que tout n'irait pas bien.

LA TERRE DES CRÂNES

En prenant mon arc dans un coin de ma chambre pour partir, je sentis mon estomac faire des bonds.

Papa m'attendait dans le 4 x 4 dont le moteur tournait déjà, tapotant sur le volant.

– Allez ! cria-t-il, la vitre ouverte. On doit partir.

Je fermai la porte de la maison derrière moi et courus vers la voiture, mais tandis que j'allais ouvrir la portière côté passager, mon père hocha la tête.

– En chemin vers l'Épreuve, tu dois t'asseoir derrière. Lorsque ce sera fini, tu pourras t'asseoir devant, comme un homme. C'est comme ça.

Sans lui répondre, je montai à l'arrière. Cela faisait longtemps que je ne m'y étais pas mis, j'avais vraiment l'impression d'être un gosse.

Papa embraya et fit avancer la voiture. Il jeta un regard vers moi dans le rétroviseur et se passa les doigts dans la barbe en réfléchissant avec intensité.

– Je sais que tu n'as pas franchement envie de le faire, mais c'est la tradition.

– Mais *j'ai* envie de le faire.

Il ouvrit la bouche pour parler, se ravisa et remonta la vitre. Le vent froid cessa, il fit soudain très chaud. Il régnait une odeur de renfermé et de vieilles bottes.

À travers le village, la route jonchée de nids-de-poule était bordée de véhicules garés qui klaxonnèrent sur notre passage et formèrent un convoi derrière nous. J'essayai d'oublier que tout le monde était là pour moi. On venait pour mon Épreuve.

– Fais le wapiti, dit papa.

Je pris une profonde inspiration, portai mes mains à ma bouche et tentai d'imiter le cri qu'il m'avait enseigné.

– *Hyêêh ! Hyêêh !*

Papa fronça les sourcils.

– Euh, c'est presque ça, mais on dirait un vieillard en train de ronfler. Fais-moi écouter ta biche, pour voir ?

Je tentai d'imiter son cri, mais on eût plutôt dit un chat en train de se noyer. Papa hocha la tête et reporta son attention sur la route.

Je fermai les yeux et priaï pour ne plus être là.

– Désolé.

– Tout ira bien, Oskari, répéta-t-il pour la cinquième fois – on avait surtout l'impression qu'il essayait de se

convaincre lui-même que je n'allais pas le décevoir. Tout ce dont tu as besoin se trouve sur le quad. Mais si tu te rappelles tout ce que je t'ai montré, tu n'auras besoin de rien. À mon époque, on n'avait pas de quad pour se déplacer, on faisait tout à pied et on se débrouillait très bien. Bon, dis-moi quels sont les deux fondamentaux.

– Euh...

– Allez, Oskari, les deux objets fondamentaux.

– Mon couteau.

– Oui.

– Et mon kit allume-feu.

– Tu les as sur toi ?

– Juste là.

Je tapotai le couteau à ma ceinture, puis touchai la poche de ma veste à l'endroit où se trouvait le tube hermétique contenant l'allume-feu.

– C'est bien mon garçon. Tant que tu les auras avec toi, tu survivras à tout, n'importe où. Garde-les sur toi en permanence. Ne les range jamais dans ton sac et ne les perds pas. En extérieur, cela peut être une question de vie ou de mort.

– Je ne pars qu'une nuit, dis-je en m'efforçant de paraître fort.

– Ce n'est pas le problème. La nature sauvage n'a besoin que d'une nuit. Tout peut arriver, et tu le sais. Avec ton couteau et ton allume-feu, tu seras au chaud, en sécurité, et tu pourras manger à ta faim aussi longtemps que nécessaire. Et tu auras l'arc, évidemment.

L'arc. Rien que d'y penser, j'avais l'estomac noué.

Je soupirai et me tournai pour regarder à travers la saleté de la vitre arrière, ondulant et me balançant

avec le mouvement de la voiture. Le village avait depuis longtemps disparu, perdu dans les bois tandis que nous grimpons sur les sentiers de la plus haute montagne de cette zone sauvage, le mont Akka.

Derrière nous, la remorque s'ébranlait sur la route cahoteuse, le tout-terrain de papa attaché dessus. Le quad tirait sur les chaînes comme s'il était vivant et voulait absolument se libérer. J'avais toujours connu ce gros vieil engin couvert de boue, à la peinture verte écaillée, que papa réparait constamment ou dont il remplaçait des pièces à défaut de pouvoir en acheter un neuf.

Derrière encore suivait une file de voitures : un long convoi de vieux pick-up et de 4 x 4 rouillés. Certains étaient chargés d'équipements et recouverts de bâches qui flottaient dans le vent ; d'autres tiraient des vieilles caravanes brinquebalantes. Je les observai un instant et fus malade en pensant à tous les hommes en chemin : des hommes qui grimperaient la montagne pour me voir subir l'Épreuve, des hommes qui s'attendaient à ma défaite, car je n'étais pas le plus fort, ni le meilleur en quoi que ce soit.

Maman disait toujours que je mûrirais lentement. Quand je revenais de l'école avec des marques, elle me préparait un chocolat chaud et prétendait que ce n'était qu'une question de temps avant que je ne grandisse et ne devienne plus fort que les garçons comme Risto et Broki, mais que de toute manière, ils ne seraient jamais aussi intelligents que moi. Papa acquiesçait en souriant.

– Plus grand, plus fort, plus intelligent, répétait-il. Un jour, tu deviendras bien plus qu'un simple chasseur.

Il ne souriait plus beaucoup depuis la disparition de maman.

À gauche de la route, les roches et les pins s'éten-
daient à perte de vue autour du mont Akka. La forêt
luxuriante de printemps, épaisse et sombre, regorgeait
de vie. Toutefois, à cet instant précis, je n'avais aucune
envie de penser à tout ce qui s'y trouvait, entre les ours
qui vous décapitaient d'un coup de patte et les gloutons
vicieux grands comme des chiens, qui vous broyaient
les os avec les dents. Maman me racontait autrefois
toutes sortes d'histoires, comme celle d'*Ajatar*, le diable
des bois, qui apparaissait tel un dragon et vous tour-
mentait de son seul regard. Sans oublier le *näkki* qui
vivait dans les lacs et les marécages, un monstre multi-
forme qui n'attendait que de vous entraîner sous l'eau
vers la mort. Des histoires qu'on racontait aux enfants,
certes, mais j'adorais quand elle s'asseyait au bord de
mon lit et me les racontait avant de m'embrasser sur le
front et d'éteindre la lumière. Elle les connaissait toutes.

– Toi, tu penses à ta mère, résonna la voix calme de
mon père. Je ne m'y trompe jamais.

Je ne répondis pas.

– Elle me manque, à moi aussi.

Il murmurait à peine, comme s'il refusait de l'admettre.

De l'autre côté de la route se trouvait un fossé dont
on ne voyait pas le fond. Si papa tirait trop vers la
droite, on allait se renverser et ne pas toucher le sol
avant un bon moment.

– J'ai quelque chose pour toi, dit-il.

Il ouvrit la boîte à gants et fouilla à l'intérieur, penché
de côté, tout en gardant les yeux sur la route. On y
trouvait tout et n'importe quoi : des papiers froissés,

des cartouches pour son fusil, un vieux couteau avec un manche en os, des bouts de ficelle et un paquet de cigarettes entamé. Il en tira un rouleau de papier tout chiffonné qu'il me passa en disant :

– Tiens, c'est un cadeau.

– Qu'est-ce que c'est ? demandai-je, la main tendue et tremblante.

Le papier avait jauni, il devait dater. Il était froissé, avec des marques du temps passé dans la boîte à gants, et dégageait une odeur d'huile.

Papa attrapa le paquet de cigarettes, en sortit une, le rangea et claqua la boîte à gants. Il alluma sa cigarette, entrouvrit sa vitre, et le vent projeta la fumée sur mon visage. Je me décalai pour l'éviter.

– Vas-y, ouvre-le.

J'hésitai une minute, puis pris une profonde inspiration et dépliai la feuille pour découvrir un vieux dessin.

– C'est une carte ?

Je reconnus un ou deux endroits indiqués, la route sur laquelle nous étions, et la forêt qui s'étendait à notre gauche. Et en haut des contreforts, au pied du mont Akka, se trouvait la Terre des Crânes, vers laquelle nous nous dirigeons. Tout au bas de la carte apparaissait notre village.

– Il y a une croix rouge, dit mon père.

Je parcourus la carte avec le doigt, sentant les bosses et les sillons du vieux bout de papier froissé.

– Ouais. Et ça représente quoi ?

Je gardai le doigt sur la croix rouge. Elle paraissait neuve, comme si l'on venait de l'inscrire au feutre.

– C'est notre petit secret, répondit papa. Un endroit où tu trouveras des biches à coup sûr.

Il leva les mains du volant et étendit les bras en grand.

– Enfin des cerfs superbes, avec de beaux bois.

– Un terrain de chasse secret ?

J'étudiai la croix, sentant le mystère qui enveloppait ce lieu. Je me rappelai maman qui répétait que le cerf serait mon animal, que c'était celui que la forêt allait m'offrir.

– Exactement. Donc tu y vas, tu attends jusqu'à l'aube, et tu restes sous le vent.

– D'accord, papa, dis-je en levant les yeux de la feuille pour le regarder. Je sais comment les appeler.

Je vis bien sa réaction, sa façon de lever les sourcils et de détourner le regard pour se concentrer sur la route.

– Ce terrain de chasse secret se trouve sur un large plateau près du sommet de la montagne. Repose-toi avant d'atteindre le sommet et termine ton ascension à l'aube. Tu tomberas sur un cerf et réussiras l'Épreuve.

Se reposer. Dans le noir. Seul dans les bois du mont Akka toute une nuit. Ces deux dernières semaines, je ne pensais pratiquement plus à rien d'autre. J'en avais rêvé, me réveillant avec une terrible sensation de peur dans les tripes.

Je déglutis et tentai de me ressaisir, pour moi et pour mon père. C'était important pour nous deux.

– Papa ?

– Hmm ?

– Je veux que tu saches... l'Épreuve... je vais faire de mon mieux.

– Je sais.

Je jetai un nouveau coup d'œil à la carte, puis la roulai et la glissai dans ma poche. Quand je relevai les yeux, papa m'observait dans le rétroviseur.

– Mais je ne sais pas si ce sera...

– Ce sera déjà bien.

Papa hocha la tête avec un sourire forcé, mais nous le savions tous les deux, papa était un héros, une légende, et quoi que je fasse, mon mieux ne serait jamais assez bien.

Le monde s'assombrissait à mesure que la route sinuait entre les arbres et que papa montait toujours plus sur le contrefort. Nous poursuivions dans une explosion de vert et de marron, entourés de pins et d'épicéas qui s'élevaient si haut qu'il me fallait plaquer le visage contre la vitre sale pour en voir le sommet. L'odeur douce et fraîche qui pénétrait par la vitre ouverte de papa me rappelait les petits matins dans la forêt. Depuis un mois, il me réveillait chaque jour aux aurores et me conduisait dans les bois derrière notre maison pour m'entraîner à allumer des feux et à construire des abris. Il m'avait poussé à pister des animaux, à maîtriser l'art du camouflage, à tirer flèche après flèche contre un cerf factice, à manier son arc au lieu du mien. Je n'étais jamais parvenu à tirer son arc jusqu'au bout, et je savais que cela le préoccupait, lui autant que moi.

Papa écrasa sa cigarette dans le cendrier et remonta sa vitre.

– On y est presque.

L'estomac noué, je me forçai à répondre.

– Ouais.

Je me glissai sur la banquette pour être derrière lui et sortis la photo que j'avais volée sur le tableau dans le Club de chasse. De la taille d'une carte postale, elle était aussi vieille que le plan de mon père, avec

une pliure au milieu. Je la déroulai et contemplai cette photo de lui, prise le jour de ses treize ans. Un grand arc à la main, il se courbait sous le poids de la tête d'un ours brun qu'il portait sur son dos. Je cherchais encore le moyen de devenir un jour aussi fort et courageux que lui.

– Tu vas leur montrer de quoi tu es capable, dit-il comme s'il lisait dans mes pensées.

Il jeta un coup d'œil dans le rétro ; je repliai la photo et la rangeai dans ma poche.

– Tu as hérité de l'intelligence de ta mère, Oskari. Tu es malin. Bien plus malin que je ne l'ai jamais été. Dans cette affaire, il ne s'agit pas seulement de taille et de force, je te l'ai déjà dit.

Pourtant, je ne voyais pas ce qui pouvait être plus utile que la taille et la force. Le courage, peut-être. Ou alors un fusil.

– Souviens-toi de la carte. Ne la perds pas.

En tête du convoi, nous arrivâmes les premiers au sommet du contrefort, sur la Terre des Crânes, au pied du mont Akka. Nous rebondîmes bruyamment sur une vaste étendue rocheuse que je n'avais jamais vue, mais dont j'avais entendu parler par des garçons plus âgés. Une forêt dense l'encerclait presque entièrement, avec partout des pierres rugueuses, et au fond tombait une falaise abrupte d'où l'on voyait les nuages épais qui couvraient les pics des autres montagnes lointaines. Papa avança jusqu'au bord, les pneus crissèrent sur les pierres lâches, et il arrêta le 4 x 4, face à la Terre des Crânes, avant d'éteindre le moteur.

De l'autre côté de la clairière, un nuage noir émergea des cimes. Il recouvrit le ciel déjà taché de gris et

explosa en une centaine de corbeaux. Ils se mirent à tourner en cercles et éclatèrent dans différentes directions avant de revenir se poser.

Quand les hommes de mon village évoquaient cet endroit, ils en parlaient comme d'un lieu sacré. Comme s'il faisait partie d'eux-mêmes. Et malgré les descriptions de mes amis et les efforts de papa pour m'y préparer, je ne l'avais jamais imaginé ainsi.

L'ÉPREUVE

Au centre de la Terre des Crânes trônait une immense plate-forme construite à l'aide de troncs de pins et de bouleaux morts. Elle formait une cage géante, et dans les interstices du bois sombre et usé, j'apercevais la surface des pierres grises et lisses entassées à l'intérieur comme support.

Elle semblait être là depuis la nuit des temps, tel un grand autel prêt à accueillir un sacrifice. Je me demandais combien de garçons avaient été conduits là, avaient dû monter dessus et attendre l'Épreuve. Un cercle de vieux piquets en bois entourait l'autel. Des bâtons épais comme mon avant-bras et qui m'arrivaient à l'épaule. D'autres étaient éparpillés dans le coin, plantés dans le sol au hasard, chacun surmonté d'un crâne. Certains petits, restes de grouses, de faisans ou

de lapins, mais il y avait également des crânes impressionnants. Je vis ceux d'une biche, de quelques renards et même le crâne d'un grand cerf. Et là, juste devant nous, sur le pin le plus haut, se trouvait celui d'un ours.

Jauni et usé sous l'effet du vent, de la pluie et du soleil, le crâne d'ours tenait au sommet du piquet, la gueule ouverte, comme s'il poussait un cri effroyable. Comme si, longtemps encore après sa mort, il en voulait toujours à celui qui lui avait infligé ça.

Le crâne devait être trois fois plus gros que le mien et ses grandes dents incurvées étaient aussi longues que mes doigts. Des crocs capables de broyer la tête d'un homme ou de lui arracher un bras. Un ours aussi gros pouvait briser tous les os dans le corps d'un adulte comme moi je ferais claquer une brindille.

Je tremblais en scrutant le crâne.

Il me scrutait lui aussi, de ses yeux creux.

– C'est le tien ? demandai-je pour rompre le silence, en me tordant sur mon siège.

– En effet.

Papa hochait la tête et porta la main à la dent d'ours qui pendait à son cou, attachée à un cordon de cuir.

– Mais il ne faut pas forcément que ce soit un ours. Hamara a rapporté une biche, pas même un mâle. Et Davi n'a eu qu'une paire de grouses.

Je replongeai mon regard dans les yeux creux et noirs du crâne d'ours et me demandai ce que la forêt allait m'offrir. Qu'est-ce que je méritais ?

D'autres véhicules surgirent des bois derrière nous, bondissant et vrombissant jusqu'à l'endroit où nous étions garés. Ils formèrent un demi-cercle face à la Terre des Crânes, et les hommes descendirent de voiture. En

quelques minutes, une bonne vingtaine d'entre eux se tenaient prêts à accomplir leur mission.

– Attends là.

Papa ouvrit la portière et s'avança dans la clairière. L'espace d'une seconde, le bruit de tous ces hommes emplit la voiture ; il referma la portière et je n'entendis plus qu'un bruit sourd. Je me sentais différent de tous les autres. Comme si je n'étais pas un des leurs.

Papa enfonça sa casquette sur sa tête, referma sa veste verte par-dessus son pull et alla jusqu'au dernier véhicule de la file. C'était un vieux 4 x 4 rouillé qui tombait en miettes, avec une petite caravane à l'arrière. Hamara, son propriétaire, se tenait à côté, les pouces enfoncés dans sa ceinture, à observer les autres hommes au travail.

Hamara était l'homme le plus fort que je connaissais. Il faisait bien une tête de plus que papa, avec une épaisse barbe grise qui couvrait en grande partie son visage ridé, et de longs cheveux gris hirsutes qui pendaient sous son vieux bonnet de laine noir. Sa veste de camouflage ouverte laissait apparaître un pull beige sale qui ne cachait en rien la courbe de son ventre. Il avait aux pieds de grandes bottes en caoutchouc. À son épaule pendait un fusil aussi usé et fatigué que lui.

Papa n'appréciait pas beaucoup Hamara, il disait toujours que c'était un vieillard aigri, mais voilà, c'était le doyen, le chef du village, et personne ne pouvait rien y faire.

Ils discutèrent un instant, puis regardèrent tous deux dans ma direction. Je voyais bien que papa était nerveux ; il se grattait la peau à côté de l'ongle de son pouce gauche. Il faisait toujours ça lorsque quelque

chose l'ennuyait. Je l'avais remarqué pour la première fois à l'hôpital, quand maman était malade. Il s'était gratté à vif. Il n'avait même pas senti le sang couler.

Hamara m'observait de ses yeux aqueux et perçants. Il se pinça les lèvres avant de hocher la tête. Papa resta immobile un moment, baissa les yeux vers ses bottes et revint au 4 x 4.

– Allez, sors, dit-il en ouvrant la portière. Viens m'aider à monter la tente.

Le temps d'installer la tente, la Terre des Crânes grouillait d'hommes en pleins préparatifs ; personne ne riait, personne ne s'amusait. L'atmosphère était solennelle, on parlait à voix basse entre les ordres de Hamara.

Papa alla prêter main-forte à Efra pour couper de grosses bûches de pin et les jeter dans un feu de camp qui crépitait au milieu d'un cercle de pierres. D'autres construisaient des abris, réarrangeaient leurs caravanes ou allumaient des flambeaux qu'ils plantaient dans le sol, bien que la nuit ne soit pas près de tomber avant plusieurs heures.

C'était le printemps, mais nous vivions très haut dans le Nord, au-dessus du cercle polaire, si bien que l'air était encore froid. Les hommes portaient tous des pulls et des vestes qui les rendaient encore plus épais que d'habitude. Ils étaient poilus et moches, et j'avais beau les côtoyer tous les jours, l'endroit leur donnait un air étrangement sauvage, comme s'ils sortaient tout juste de la forêt. Fusil à l'épaule et couteau à la ceinture.

Il y avait aussi d'autres garçons, tous plus âgés que moi, mais de peu. Pourtant, aucun d'entre eux

ne m'adressa la parole. Même mes amis Jalmar et Onni se contentaient de me sourire et de m'adresser un signe de tête chaque fois que nos regards se croisaient. D'autres, comme Risto et Broki, m'observaient, murmuraient, faisant mine de se trancher la gorge avec le pouce.

Je remis mon bonnet de laine et allai à la remorque, faisant semblant de vérifier le quad. Papa et moi l'avions contrôlé avant de partir, je savais déjà qu'il était en bon état et que tout mon équipement était prêt, mais je ne voyais pas quoi faire d'autre du peu de temps qu'il me restait. Très vite, Hamara allait me convoquer devant les autres hommes et toutes mes craintes se réveilleraient.

Confirmant mes soupçons, un coup de fusil éclata subitement. Le fracas foudroyant me fit sursauter. Je me retournai vers la plate-forme alors que l'écho résonnait sur la Terre des Crânes, à travers la montagne, avant de disparaître.

Debout sur le promontoire, Hamara baissait les yeux vers nous, son fusil dans la main droite. La crosse sur la hanche, il tenait le canon pointé vers le ciel. Sa main gauche agrippait un grand arc de chasse. L'homme paraissait encore plus grand, il avait l'allure d'un animal préhistorique.

Tout le monde interrompit ce qu'il était en train de faire et se tourna vers lui, alors qu'il tirait un nouveau coup de feu. Le fusil lui rentra dans le flanc, mais il ne broncha pas.

Quand le bruit du second coup s'évapora, Hamara prononça un seul mot :

– Oskari !

Mon cœur palpita et mon ventre se serra.

Près du feu, papa jeta une dernière bûche et se précipita vers moi en montrant du doigt le quad.

Tous les autres hommes s'avancèrent vers la plate-forme.

– Fais attention aux ours, prévint Davi en me tapant fort dans le dos.

C'était le père de Broki, et je détestais autant le père que le fils. Son coup me fit perdre l'équilibre, je faillis tomber sur le quad et mis les mains en avant pour me retenir. En me retournant, je vis papa lui barrer le passage, une hache à la main.

– Quoi? dit Davi les mains en l'air. Je lui souhaitais bonne chance, c'est tout.

Mon père s'avança jusqu'à être nez à nez avec lui ; ils se regardèrent droit dans les yeux. Son poing agrippait la hache si fort que ses phalanges devinrent blêmes.

– C'est bon, papa, dis-je en frottant les mains sur mon pantalon. Vraiment.

Il respirait fort et continuait de fixer Davi.

– Tu l'as entendu, répondit Davi en reculant. Il va bien.

Papa serra les dents et hocha la tête. Je crus un instant qu'il allait le frapper, mais soudain un nouveau coup retentit, et Hamara s'écria de nouveau :

– Oskari !

– Il vaudrait mieux ne pas faire attendre tout le monde, ajouta Davi avec un sourire malsain.

Papa ravala sa colère et le contourna.

– Allez, fils, on doit décharger la remorque.